

FRANCINE RUEL

*Petite mort
à Venise*



Libre  Expression

De la même auteure

ROMANS

Bonheur, es-tu là ?, Libre Expression, 2011 ; collection « 10 sur 10 », 2014.

Cœur trouvé aux objets perdus, Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2012.

Maudit que le bonheur coûte cher!, Libre Expression, 2007 ; collection « 10 sur 10 », 2011.

Et si c'était ça, le bonheur ?, Libre Expression, 2005 ; collection « 10 sur 10 », 2011.

RÉCIT

Ma mère est un flamant rose, Libre Expression, 2013.

RECUEILS DE CHRONIQUES

D'autres plaisirs partagés, Libre Expression, 2003.

Plaisirs partagés, Libre Expression, 2002.

JEUNESSE

Marion et le bout du bout du monde, illustré de 21 œuvres de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté, Publications du Québec, 2008.

L'Enfant dans les arbres, d'après l'œuvre de Marc-Aurèle Fortin, Éditeur officiel du Québec, 2002.

Mon père et moi, Éditions de la courte échelle, 1992.

Des graffiti à suivre, Éditions de la courte échelle, 1991.

THÉÂTRE

Dernier quatuor d'un homme sourd, en collaboration avec François Cervantes, Éditions Leméac, 1989.

Les Trois Grâces, Éditions Leméac, 1982.

FRANCINE RUEL

*Petite mort
à Venise*

*Pour Maddia,
parce que c'est elle.*

*Pour Maxou,
le chat roux qui m'a accompagnée,
de si belle façon,
durant tous mes jours d'écriture.*

« La beauté et l'intérêt de la vie ne résident
pas dans les réponses que l'on obtient,
mais dans notre quête pour les obtenir. »

SUSAN SARANDON

« Ils viennent à Venise
et la plaignent comme une ville qui s'éteint,
lorsque c'est le contraire qui est vrai ;
c'est le reste du monde qui se termine,
tandis qu'eux sont saufs ; pour aujourd'hui. »

ADRIANO SOFRI

PROLOGUE

La femme était assise sur le banc et ne bougeait pas. Elle était prostrée, le corps lourd, penché vers l'avant, les épaules tombantes, le regard fixe. Même en la côtoyant de plus près, on aurait à peine perçu le mouvement de sa respiration qui soulevait son dos. C'était comme si elle retenait son souffle. En fait, elle n'en avait plus. Ou si peu. Elle sentait qu'elle était arrivée au bout de ce qui l'avait maintenue en vie durant toutes ces années.

Elle était assise depuis un certain temps dans cet abribus de la rue Saint-Laurent. Masse informe, inerte presque. Lorsqu'elle était sortie de l'hôpital, elle avait marché au hasard des rues. Puis elle avait vu l'abri de verre et s'était laissée tomber sur le banc. Quelques personnes avaient fait comme elle, certains avec des paquets ou accompagnés d'enfants, des écoliers turbulents avec des sacs à dos encombrants, le temps d'attendre leur bus. Personne ne s'était vraiment approché d'elle, d'abord parce qu'elle était installée en plein milieu du banc, son corps occupant presque tout l'espace, mais surtout parce qu'il se dégageait

d'elle un mélange d'odeurs d'éther, de désinfectant, de maladie. L'autobus 55 s'était garé le long du trottoir et ils étaient montés à bord. Mais pas Mathilde. Elle était incapable de bouger, ses jambes refusant de la porter, ses pieds de l'emmener ailleurs.

Au cours de l'heure qui avait suivi, trois conducteurs successifs avaient tenté de l'interpeller, mais devant son silence obstiné, ils avaient fini par l'ignorer. Il y avait tellement d'individus bizarres dans cette ville. Une folle de plus ou de moins ! Après avoir actionné la manette pour refermer les portes, ils avaient repris leur trajet en l'oubliant aussitôt. Il y avait eu au moins six autobus qui étaient passés à cet arrêt sans que Mathilde ait le courage de bouger. Sa vie s'était arrêtée et elle ne voyait pas comment elle pourrait la reprendre. Lucille venait de mourir. Mathilde avait laissé le personnel infirmier s'occuper du corps de sa mère, était sortie de l'hôpital pour chercher un peu d'air avant d'étouffer complètement, avait trouvé cet abri qui ne protégeait de rien en fait, avec dans sa tête le dernier souffle de sa mère qui prenait toute la place. Non pas un soupir ou un simple murmure avant de partir, mais une plainte. Un cri atroce qui retentissait encore en elle, qui ne disparaîtrait peut-être jamais.

Mathilde avait fini par monter à bord de l'autobus qui l'avait ramenée chez elle. Elle était arrivée devant son immeuble, et l'effort qu'elle avait dû déployer pour gravir chaque marche qui la menait à son appartement du troisième étage l'avait laissée épuisée devant sa porte. Elle était en nage. Elle avait levé la main pour appuyer sur la sonnette, tant elle était désorientée. Elle avait finalement récupéré ses esprits et son trousseau de clés. En tournant la clé dans la serrure, les gestes du quotidien s'étaient enchaînés. Comme à son habitude, Kaïa s'était mise à japper et à sauter derrière la porte dès qu'elle avait reconnu la présence de sa maîtresse. Mathilde fut accueillie avec joie par la petite bête blanche et affectueuse. Elle ne fut pas surprise de trouver une flaque sur le plancher de l'entrée. Après tout, elle avait été partie de longues heures. Sans même enlever son manteau, Mathilde se précipita vers la cuisine à la recherche d'essuie-tout pour nettoyer le dégât. Puis, dans une série de gestes mécaniques, elle avait donné les soins qu'elle prodiguait d'habitude à sa chienne.

Lorsque la bête fut rassurée et caressée, Mathilde, toujours vêtue de son manteau, s'assit sur le sofa du salon. C'est à ce moment seulement que les larmes commencèrent à couler. Puis de gros sanglots sonores firent leur apparition. Elle ne pouvait plus s'arrêter. Elle hoquetait, essuyait son visage de gestes rageurs de la main. Elle avait les joues en feu et avait l'impression qu'un tsunami sans fin avait envahi sa poitrine, la submergeant complètement en se déchaînant en elle. Les coups de tête répétés de Kaïa afin d'obtenir son attention n'eurent aucun effet. Mathilde laissait enfin exploser son chagrin. Elle se sentait nauséuse. Comme si, debout sur le bord d'un précipice, elle avait à choisir, à cet instant précis, entre se laisser tomber vers l'avant ou bien trouver l'énergie pour faire quelques pas vers l'arrière pour ne plus sentir cet appel du vide. Elle se retrouvait, pour la première fois de sa vie, devant rien. Un manque absolu.

Une angoisse terrible l'assaillit. Elle réalisa qu'elle ne connaissait rien de la suite des choses. Qu'est-ce qui pouvait lui arriver maintenant que sa mère n'était plus ?

Elle resta longtemps dans cette position. Kaïa, comprenant que sa maîtresse n'était pas disponible pour le moment, s'était allongée le long de la cuisse de Mathilde, et soupirait doucement. Puis la noirceur dans la pièce et la trop grande chaleur que lui procurait son manteau obligèrent Mathilde à bouger.

Une pensée lui traversa soudainement l'esprit. Il fallait qu'elle prévienne sa sœur. Elle se dévêtit, rangea son manteau dans le placard et, d'un pas lourd, se dirigea vers sa chambre. Kaïa, qui avait senti que sa maîtresse reprenait vie, trotta sur ses talons. En passant devant la salle de bain, d'un geste machinal, Mathilde récupéra sur le crochet un pyjama défraîchi par les nombreux lavages, mais qui avait le don de l'envelopper, de la calmer et dans lequel elle se sentait protégée du brouhaha extérieur lorsqu'elle rentrait du travail. Une fois dans sa chambre, elle s'assit sur le lit et caressa sa compagne poilue.

— Est-ce que tu crois que Martine va être rentrée du travail? demanda-t-elle à Kaïa, qui la fixait.

Pour toute réponse, la petite bête tourna en rond sur l'édredon rouge. Mathilde s'octroya le temps d'une longue inspiration avant de composer le numéro de Martine.

Une voix cassante et pressée lui répondit.

— Allo.

— Martine, c'est moi.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— ...

— Fais ça vite, Mathilde, les enfants terminent leurs devoirs et j'ai le souper à préparer.

— ... Martine, maman est morte.

— Quoi?

— Oui. En début d'après-midi. Elle est...

— Comment ça, en début d'après-midi? la coupa brusquement sa sœur. Il est sept heures

moins vingt ! Pourquoi tu m'as pas appelée avant ?

Mathilde eut envie de lui dire que de toute façon elle n'aurait pas répondu à son bureau et encore moins sur son cellulaire. La consigne avait toujours été très claire : « Que j'en voie pas un me déranger. Je travaille, moi ! »

Elle prit le temps de formuler sa réponse.

— Je... je ne voulais pas laisser un message sur ta boîte vocale.

— Ça fait au moins une heure que je suis à la maison !

Suivit un long monologue qu'il aurait été impossible d'interrompre.

— Je ne suis jamais tenue au courant de rien. On ne peut rien dire à Martine. Martine est une petite chose qu'il faut protéger. Martine ne pourra pas supporter. Il faut tenir Martine à l'écart de tout. C'est ça que tu fais, Mathilde. Mathilde est forte, elle ! Mathilde qui prend tout sur elle, Mathilde qui organise tout pour les autres. Tu me fais chier, Mathilde ! Maman est morte et tu me l'apprends quatre heures plus tard. C'est normal ça, hein ? Trouves-tu que c'est normal ?

Aucun chagrin dans la voix, aucun étonnement, que de la colère. Mathilde s'avoua vaincue.

— J'étais pas capable de parler, réussit-elle à prononcer.

La suite fut marmonnée dans le récepteur, mais Mathilde la saisit. Sa sœur avait dit : « Pas capable, comme d'habitude ! »

Depuis l'enfance et tout au long de leur vie adulte, l'histoire des deux sœurs avait été constituée de routes parallèles. Il y avait rarement eu de rencontres à un croisement. Pourtant Mathilde avait toujours pris soin de Martine, comme elle l'avait fait pour leur mère durant sa trop longue maladie. Elle aimait sa cadette, l'admirait, la protégeait. Encore maintenant, elle était prête à excuser les emportements de Martine, même si sa sœur était de plus en plus cassante avec le temps. Martine était dynamique, volontaire, et donnait l'impression qu'elle savait où elle allait dans la vie. Tout le contraire de son aînée. Des deux filles, la dernière était le chouchou de leur mère, qui ne cachait pas sa préférence. Si Martine ne venait pas la voir, c'est qu'elle n'en avait pas le temps. Si Martine agissait comme elle le faisait, c'est qu'elle avait de lourdes responsabilités, elle. Et Mathilde avait fini par adopter cette ligne de pensée. L'aînée des Fitzgibbons s'était toujours demandé pourquoi leur mère avait choisi pour sa sœur un prénom si semblable au sien. La réponse qui lui était venue et à laquelle elle croyait dur comme fer était que leur mère avait eu envie de réussir ce qu'elle n'avait pas su accomplir avec la première. Durant leur enfance, Martine était tellement plus jolie, tellement plus vive, tellement plus câline que sa sœur aînée. Elle mettait tout le monde dans sa poche et chacun était attiré par son charme. C'est en vieillissant qu'elle s'était durcie. Sa « petite poule d'eau », comme

Mathilde avait coutume d'appeler sa sœur parce que ses larmes jaillissaient à la moindre contrariété, s'était construit, au fil des années, une carapace de plus en plus rigide. De petite poule elle était passée à tortue. À l'image de leur mère.

Leur père, Noël Fitzgibbons, un homme plutôt effacé, aimait beaucoup Mathilde, elle le savait, mais à distance. Elle se souvenait de peu de moments de proximité. Dans ces instants de bonheur annoncé, sa mère multipliait les demandes à chacun d'entre eux, histoire de les séparer. Mathilde se demandait souvent pourquoi sa mère agissait ainsi. Une maman jalouse de sa fille, c'était possible, ça ? Cela avait fait en sorte que Noël ne s'était approché que rarement de son aînée, même s'il la portait dans son cœur. Il l'aimait par intervalles. Il faut dire que, dans l'environnement immédiat de Lucille, il était difficile à quiconque de prendre une place. Elle habitait tout l'espace matériel et sonore. Ainsi, jusqu'à sa mort survenue trop tôt, leur père avait été un homme doux et silencieux. Un faible, disait Lucille. Un papa formidable, aurait dit Mathilde si on lui en avait laissé l'occasion. Un passionné discret.

Martine finit par demander des détails sur les derniers instants de leur mère. Mathilde lui raconta tout. La douleur jusqu'à la fin, le corps tordu et le cri terrible qui était sorti de la bouche de Lucille au moment de rendre l'âme. Martine avait visité sa mère plus d'une semaine auparavant. « Moi, les hôpitaux, je ne suis pas capable,

avait-elle décrété avec une moue écœurée. Et puis, il n'est pas question que les enfants voient leur grand-mère dans cet état ! »

Comme Lucille avait passé plusieurs années de sa vie malade, Martine et ses enfants ne l'avaient que très peu fréquentée.

Mathilde avait vu sa mère, elle. Sous toutes les coutures. Elle l'avait visitée tous les jours durant son hospitalisation, de même que lors de son séjour en maison pour personnes âgées ; elle avait écouté ses colères à répétition, répondu à ses exigences de plus en plus nombreuses, soigné son corps ravagé par la longue maladie. Elle l'avait lavée avec soin et beaucoup de douceur, même si Lucille ne se laissait jamais aller à la moindre forme de tendresse ou de reconnaissance envers sa fille. Et à travers tout cela, Lucille ne parlait que de Martine. Martine qui faisait si bien les choses – mais qui ne venait jamais la voir, ajoutait tout bas Mathilde ; Martine qui savait si bien s'occuper de son mari et de ses enfants – mais qui négligeait sa mère ; Martine qui prenait le temps, Martine qui... Martine. Jamais le nom de Mathilde n'était prononcé par cette mère pourtant choyée, secondée, aimée par son aînée.

— Laisse-moi digérer la nouvelle. J'en parle avec François lorsqu'il rentrera du travail, je l'annonce aux enfants, puis je te rappelle pour qu'on organise la suite.

— Tu ne veux pas aller la voir ? suggéra Mathilde. À l'hôpital, ils m'ont dit...

— Non, la culpa aussitôt Martine. J'aime mieux garder un souvenir agréable de maman. Et je suis sûre que tu as fait ce qu'il fallait. Tu fais toujours ce qu'il faut.

Lorsqu'elle eut raccroché, Mathilde essaya en vain de trouver un souvenir agréable auquel s'accrocher, elle aussi. Tout ce qu'elle avait en tête, c'était ce cri atroce, échappé par sa mère au moment de mourir et qu'elle n'arriverait peut-être jamais à faire taire.

Durant les jours qui suivirent, Mathilde se réfugia dans le sommeil. Un petit cachet, avalé de jour comme de soir, l'aidait à sombrer plus rapidement. Il n'y avait que Kaïa pour la tirer du lit ou du divan où elle s'échouait, en réclamant à hauts cris ses promenades quotidiennes. Mathilde grignotait un bout de pain, avalait une soupe et retournait se coucher. Elle avait prévenu son employeur du décès de sa mère, et son patron avait été des plus compréhensifs. Elle n'avait qu'à prendre le temps nécessaire pour se remettre de cette épreuve ; ils trouveraient facilement quelqu'un pour la remplacer. Une bonne hygiéniste dentaire, ce n'était pas ça qui manquait dans le milieu. Le Dr Turcotte s'était repris aussitôt ; ce n'était pas tout à fait ce qu'il avait voulu dire. Mathilde Fitzgibbons était en quelque sorte irremplaçable. Une personne aussi dévouée, attentive à ses patients et compétente, ça ne courait pas les rues. La formule avait été lancée sans ménagement. Il s'en voulait. On ne sait jamais quoi dire dans ces moments-là. Avant de mettre fin à l'appel, il s'était informé de la date

de l'enterrement et l'avait assurée que l'équipe du cabinet serait présente. Puis Mathilde, épuisée par cet effort, était retournée s'allonger. Certains jours, la peine la submergeait. Elle enfouissait alors son visage dans le poil de Kaïa, qui prêtait son pelage à sa maîtresse et servait d'éponge à son immense chagrin.

Les appels incessants de sa sœur finirent par venir à bout de sa léthargie. Il fallait préparer la suite. Martine poussait Mathilde à agir. Pour sa part, tout comme l'hôpital, le salon funéraire n'était pas du tout un endroit que Martine avait envie de fréquenter. Mathilde non plus, mais il fallait bien que quelqu'un s'y rende pour choisir un cercueil ou une urne. Heureusement, sa mère avait tout prévu. Surtout pas d'exposition. « Pour qu'ils viennent voir ce que je suis devenue ? avait-elle coutume de répéter à son aînée. Un vieux débris qui tombe en morceaux ? Jamais en cent ans. Je ne leur ferai pas cette joie ! Une urne, un enterrement tout simple. De toute façon, qui est-ce qui va venir me voir quand je serai morte ? Personne ne le fait de mon vivant ! Y a jamais personne qui vient vérifier si je suis encore vivante. Personne. » Mathilde n'osait pas répliquer qu'elle était là, elle. Tout le temps. Elle avait aménagé son horaire pour faire en sorte d'être présente au réveil de sa mère et à son repas du soir. Elle restait avec elle dans la soirée jusqu'à son coucher, et ce, plusieurs soirs par semaine, ainsi qu'une grande partie de la journée le dimanche. Sans oublier les

appels que Mathilde lui passait les jours peu nombreux où elle ne pouvait se rendre auprès d'elle. Depuis que sa mère avait été hospitalisée à la suite d'une mauvaise chute, Mathilde se rendait à l'hôpital trois fois par jour. Mais ce n'était jamais suffisant. Jamais. À peine avait-elle quitté la résidence que Lucille se ruait sur le téléphone et lui laissait des messages, tous plus méchants les uns que les autres. Lorsque Mathilde rentrait chez elle, sa boîte vocale débordait de haine. Sa mère la remplissait de ses colères et de ses frustrations et réclamait toujours plus de présence, plus d'attention. Non parce qu'on la négligeait, le personnel étant tout à fait diligent, et encore moins pour s'enquérir de la vie de sa fille aînée. Il lui fallait tout simplement une oreille attentive où déverser sa grande déception de la vie. Sa vie de merde, comme elle disait tout le temps. Sa vie gâchée auprès de son mari, ce bon à rien sans ambitions. Lucille n'avait jamais digéré que celui-ci ne soit que typographe. « Un métier salissant ! » Elle aurait préféré n'importe quoi d'autre. Elle serrait les dents lorsqu'elle évoquait son retour à la maison avec ses mains tachées d'encre. Et cette odeur ! Insupportable ! Pourtant, c'étaient les moments que Mathilde préférait de son enfance. Le retour de son papa. Elle se collait à ses habits de travail et retrouvait ce parfum d'encre qui l'enveloppait et la rassurait. Elle adorait lorsqu'il lui expliquait la complexité de son travail, les différents procédés de composition et d'impression, l'utilisation minutieuse des

caractères et des formes en relief. Elle ne se fatiguait pas d'entendre l'histoire de Gutenberg.

« À croire que c'est son patron, ce Gutin... machin, ironisait Lucille. Il passe plus de temps avec cet inconnu qu'avec moi ! » Cette dernière tolérait difficilement que son mari s'occupe de sa fille et refusait catégoriquement qu'il raconte, avec le même plaisir renouvelé, sa passion pour la typographie. « Ben oui, ben oui ! On a compris, Noël, criait-elle alors sans se déplacer de son lit. On est pas débiles ! » Elle mordait dans chaque mot avec une bouche tordue de dédain. « On aligne les caractères à l'envers, de gauche à droite. On le sait, on le sait. Change de disque ! Viens replacer mes oreillers, à la place de radoter, pis me frictionner, j'ai encore mon point dans le dos. » L'échange entre Mathilde et son papa s'écourtait toujours de la sorte. La fabuleuse histoire de l'impression des lettres et des mots prenait le chemin du silence. Son père soupirait, mais se rendait néanmoins auprès de sa femme exigeante. Il caressait la tête de Mathilde, lui faisait un sourire contrit en lui promettant d'en reparler. Il semblait tout aussi peiné qu'elle de cette désertion obligatoire.

— Maman est fatiguée, il ne faut pas lui en vouloir. Les lettres peuvent attendre. On va y revenir, ma puce.

Grâce à lui, la petite fille avait développé une façon toute particulière de lire. Bien sûr, elle parcourait les lettres, les mots, puis plus tard les

phrases, à l'aide de ses yeux, mais elle lisait aussi avec ses doigts. Elle caressait chaque lettre, chaque blanc, chaque signe, un peu comme si elle tentait de retrouver, par ce geste, la passion qu'avait son père pour l'imprimerie. Encore aujourd'hui, elle touchait systématiquement, en lisant, les lignes noircies sur le papier.

Durant son enfance, Mathilde s'évadait souvent dans les livres. Par goût des histoires qu'elle découvrait et qui lui permettaient de voyager, mais surtout pour ne plus entendre sa mère, perpétuellement allongée, se plaindre de tout. De son mari d'abord, puis de sa vie de merde, de sa fille-ingrate-qui-préfère-lire-plutôt-que-de-lui-tenir-compagnie.

Noël Fitzgibbons n'avait pas eu le temps de goûter aux nouvelles technologies employées dans les années quatre-vingt. Il les avait quittées rapidement, emporté par une foudroyante crise cardiaque. Il était à peine âgé de trente-sept ans. Mathilde avait été dévastée. Lucille, elle, ne l'avait pas pleuré. Elle avait plutôt hurlé contre cet égoïste qui les avait abandonnées sans rien, elle et ses deux filles. À onze ans, en plus de devenir la mère de sa mère, Mathilde s'était donné comme mission de protéger sa petite sœur alors âgée de quatre ans. De son père aimant, elle avait appris les mots qui informent, qui divertissent, qui font du bien ; de sa mère, ceux qu'on lance comme des roches, en visant bien pour être certain d'atteindre et de blesser cruellement sa cible.

« — Où va-t-on quand on veut, du jour au lendemain, échapper à l'ordinaire, trouver l'incomparable, la fabuleuse merveille ?

Mathilde et Anne restèrent pendues aux lèvres de Poppy dans l'attente de la suite.

— À Venise! conclut-elle. Venise, Venise, Venise. VENISE! »

Trois femmes se trouvent à un tournant de leur vie: Mathilde, qui fait face à un grand vide depuis la mort de sa mère, Poppy, une jeune vieille dame époustouflante de vitalité, avec encore tant à offrir, et Anne, se relevant difficilement d'un cancer du sein.

Ensemble, elles s'échappent vers la Sérénissime. Cette ville flottante, mystérieuse et fragile qui se désagrège petit à petit, mais qui, malgré son âge, conserve toute sa splendeur. Elles se perdront dans ses petites rues pour mieux se retrouver.

Un roman drôle et émouvant, qui met en lumière l'importance de réaliser ses rêves... avant qu'il soit trop tard.



FRANCINE RUEL a écrit pour la télévision, le théâtre, la chanson et le cinéma et a publié treize ouvrages, dont la trilogie du bonheur – *Et si c'était ça, le bonheur?*, *Maudit que le bonheur coûte cher!* et *Bonheur, es-tu là?* –, qui s'est vendue à plus de 160000 exemplaires. Avec *Petite mort à Venise*, la comédienne, animatrice, auteure et enseignante nous livre une nouvelle fiction très attendue.

